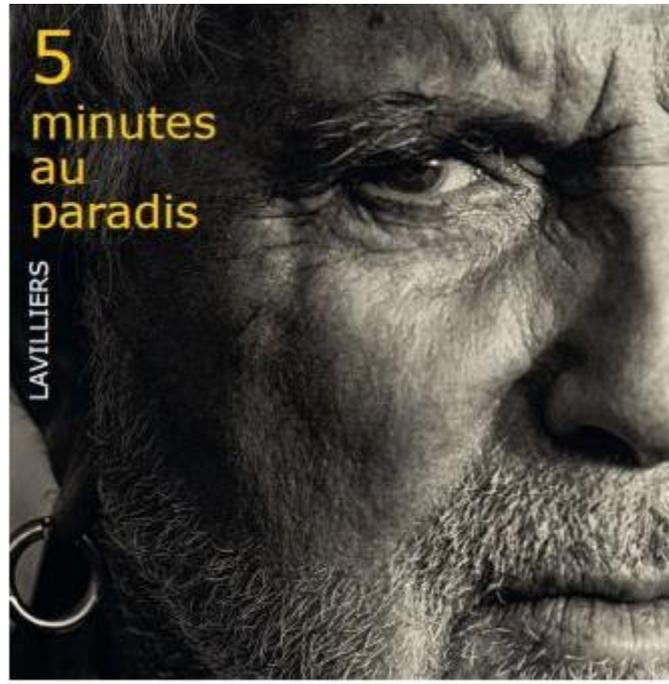




Bernard Lavilliers dans le taxi de Jérôme Colin : L'interview intégrale



Souvent les hôtels en Belgique ressemblent à des boxons !

JÉRÔME COLIN : J'adore cette chanson.

BERNARD LAVILLIERS : Oui, Fatal Picard. Vous savez que je joue dedans ?

JÉRÔME COLIN : Dans le clip ?

BERNARD LAVILLIERS : Je joue dans le clip.

JÉRÔME COLIN : Evidemment. Je l'ai vu.

BERNARD LAVILLIERS : Je joue à la fin.

JÉRÔME COLIN : Oui, je sais, je vous ai vu.

BERNARD LAVILLIERS : Ils pensaient que j'allais être très fâché. Et moi ça m'a vraiment fait rire. C'est-à-dire qu'à la fin j'arrive... enfin je suis au début du clip et je me dis ils ne jouent pas terrible ces garçons, donc je me barre, je reviens à la fin, je leur tape sur l'épaule, ils sont tout petits, je file ma carte et je dis « sosie officiel de Bernard Lavilliers ». Un peu avec la tête de Lino Ventura donc il se demande si c'est du lard ou du cochon. C'est marrant. Ils m'ont fait rire. En plus c'est une chanson que tous les mêmes connaissent.

JÉRÔME COLIN : C'est vrai ?

BERNARD LAVILLIERS : Dans la rue ils disaient « Bernard Lavilliers... ». Donc ils m'ont rendu service les Fatal Picard. J'ai de l'humour de toute façon, ils le savaient.

JÉRÔME COLIN : Vous avez vu, taxi personnalisé ici.

BERNARD LAVILLIERS : Alors il est cool ce taxi parce qu'on dirait une voiture autonome...

JÉRÔME COLIN : C'est une voiture électrique.



Regardez la diffusion d'Hep Taxi ! avec Bernard Lavilliers sur La Deux

BERNARD LAVILLIERS : Je me dirais qu'il n'y a même pas de chauffeur normalement. Si ?

JÉRÔME COLIN : Je pourrais.

BERNARD LAVILLIERS : On n'est pas au stade où...

JÉRÔME COLIN : On pourrait.

BERNARD LAVILLIERS : C'est ça, j'en ai déjà vu des comme ça. Je ne sais pas, je ne suis pas sûr que je me laisserais conduire. J'enverrais déjà mon pire ennemi pour voir s'il arrive à destination.

JÉRÔME COLIN : Vu ma nuit d'hier soir je préférerais être conduit par un ordinateur que par moi aujourd'hui mais bon...

BERNARD LAVILLIERS : Moi aussi hier soir justement je me suis mal conduit.

JÉRÔME COLIN : Vous vous en êtes mis une petite ?

BERNARD LAVILLIERS : Hein ?

JÉRÔME COLIN : Vous vous en êtes mis une petite.

BERNARD LAVILLIERS : Une légère mais avec un très bon vin rouge donc ce n'était pas mal finalement. Oui, dans cet hôtel... on dirait un énorme bordel mais souvent les hôtels en Belgique ressemblent à des boxons.

JÉRÔME COLIN : C'est vrai ?

BERNARD LAVILLIERS : Avec une déco, des pompons... J'attendais qu'ils m'envoient les danseuses.

JÉRÔME COLIN : Elles ne sont jamais arrivées.

BERNARD LAVILLIERS : Non. En plus j'ai une super belle femme. Elle a dû embrouiller avec le portier pour qu'il n'envoie pas les danseuses à minuit. Non, je suis là, écoutez... Donc voilà. Mais c'est vrai que là pour le coup c'est... on dirait l'hôpital général de reproduction d'acariens parce que vu le nombre de pompons, de moquette, de tentures et de rideaux de velours épais qu'il y a, à mon avis quand les acariens meurent ils appellent ici, envoyez-nous 2 milliards d'acariens.

JÉRÔME COLIN : Au cimetière des acariens.

VOIX – PORTRAIT

BERNARD LAVILLIERS : Merci madame, vous avez une belle voix.

JÉRÔME COLIN : C'est vrai.

BERNARD LAVILLIERS : Oui, un côté un peu post-mortem. Quand je serai dans mon cercueil j'aimerais bien qu'une femme me dise ça.

JÉRÔME COLIN : Bienvenu à bord M. Lavilliers.

BERNARD LAVILLIERS : Voilà. C'est plus cool... De toute façon je me ferai incinérer parce que je ne veux pas qu'on me déterre pour que les quelques gonzesses que j'ai eu dans ma vie essaient de se demander si leur fils est de moi.

JÉRÔME COLIN : Ah oui. Ça vous dégoûte ça ?

BERNARD LAVILLIERS : Oui.

JÉRÔME COLIN : Je trouve ça d'une violence, déterrer les corps...

BERNARD LAVILLIERS : Ils ont même essayé de déterrer Dali... Enfin c'est dément qu'on donne l'autorisation 30 ans après.

JÉRÔME COLIN : Priorité aux vivants je pense, c'est ça la loi.

BERNARD LAVILLIERS : Oui. Ça c'est vraiment des escroqueries parce que si le mec n'a pas voulu reconnaître le fils...

JÉRÔME COLIN : Vous avez beaucoup d'enfants cachés vous ?

BERNARD LAVILLIERS : ça je ne peux pas le savoir. J'en ai suffisamment moi-même, ils ne sont pas cachés ceux-là.

JÉRÔME COLIN : Vous en avez 4.

BERNARD LAVILLIERS : J'en ai 4 oui. Et 5 petits-enfants. Du côté du clan, ça marche. On est un certain nombre.



Regardez la diffusion d'Hep Taxi ! avec Bernard Lavilliers sur La Deux

BERNARD LAVILLIERS : Les belles voix c'est un peu... il y a des radios qui avaient des belles voix comme ça. En France il y a une radio qui s'appelle FIP et qui parlait dans les embouteillages, qui disait « vous êtes pour l'instant... vous écoutez Miles Davis, vous êtes pour l'instant bloqué à 2 heures de la Porte d'Orléans... Vous allez le rendez-vous avec votre fiancée, bon courage ». Ça me faisait marrer ça.

JÉRÔME COLIN : C'est bien.

BERNARD LAVILLIERS : ça disait « vous n'allez pas vous en sortir de la Porte de la Chapelle, il n'y a aucun autre plan B ». C'est dans les années 70, c'était la première radio FM je dirais, de Paris, mais elle dépendait... très indépendante parce qu'ils ne passaient que de la musique, ils parlaient très peu sauf de temps en temps pour donner des infos route, pas de publicité puisqu'elle dépendait de Radio France, et ils ne donnaient pas le nom des morceaux, il fallait les appeler pour savoir ce qu'ils jouaient.

JÉRÔME COLIN : Ah oui ?

BERNARD LAVILLIERS : Oui. Alors maintenant avec les nouvelles technologies on n'a pas besoin d'appeler.

Mais moi j'aime pas prendre des kilos, au-dessus de 5 il faut arrêter tout de suite.

JÉRÔME COLIN : Vous connaissez bien Bruxelles ?

BERNARD LAVILLIERS : Oui, je connais bien Bruxelles le jour et surtout la nuit. Quand j'étais au Studio ICP, je finissais vers minuit, on commençait à 11 heures du mat, on devait finir vers minuit. Après, les musiciens qui sont des casaniers allaient se coucher, moi je faisais semblant d'aller me coucher pour leur faire plaisir et après je ressortais.

JÉRÔME COLIN : Par la porte de derrière.

BERNARD LAVILLIERS : Oui.

JÉRÔME COLIN : Je ne peux pas faire un très grand tour pour aller au St Georges et vous faire payer une blinde, je ne peux pas. Vous allez vous en rendre compte.

BERNARD LAVILLIERS : Ah bon ?

JÉRÔME COLIN : Je vais quand même essayer.

BERNARD LAVILLIERS : On va essayer parce que... Dans votre trajet je vous ai dit St Georges parce qu'effectivement je veux manger des huitres, parce que quand on a la crève c'est très bon les huitres. L'iode est très bon pour les pulmonaires. On les mettait au bord de la mer d'ailleurs. Mais j'aurais été saluer John en passant à l'ICP mais ce n'est pas prévu au programme. Je l'appellerai du resto pour lui dire que je passerai le voir la prochaine fois. J'ai des bons souvenirs à l'ICP, c'est pour ça.

JÉRÔME COLIN : C'est un chouette studio.

BERNARD LAVILLIERS : Oui et puis c'est une maison en même temps.

JÉRÔME COLIN : Oui, il y a des apparts accolés...

BERNARD LAVILLIERS : J'ai vécu là... c'était une époque où j'étais avec mon groupe donc on restait là des fois 1 mois. Ça coûte cher quand même au bout d'1 mois.

JÉRÔME COLIN : Oui.

BERNARD LAVILLIERS : On mange super bien. Alors je lui avais fait installer une salle de sports pour faire de la boxe parce qu'on mangeait très bien. Mais quand on dit très bien ça veut dire goûteux. Mais tout ce qui est goûteux...

JÉRÔME COLIN : On mange beaucoup.

BERNARD LAVILLIERS : Ce n'est pas ça, mais en même temps c'est fait avec, tu vois, des ingrédients qui ne sont pas forcément...

JÉRÔME COLIN : Vous faites gaffe à votre ligne tout le temps ?

BERNARD LAVILLIERS : Ah je n'aime pas... le truc que je conseille aux autres, moi j'étais boxeur, il y avait des boxeurs qui prenaient 10, 15 kg, comme Roberto Duran, il fallait qu'il perde, champion du monde hein, des poids moyens, 10,



Regardez la diffusion d'Hep Taxi ! avec Bernard Lavilliers sur La Deux

15 kg à perdre en 3 mois, il avait de l'énergie hein, mais moi j'aime pas prendre des kilos, au-dessus de 5 il faut arrêter tout de suite.

JÉRÔME COLIN : Sinon quoi ? Vous vous sentez mal.

BERNARD LAVILLIERS : Je me sens mal, j'ai mal au dos, je ne me sens pas bien. Je suis de mauvaise humeur...

JÉRÔME COLIN : Dites, vos lunettes, c'est parce que vous voulez vous cacher à moi ou c'est parce que vous avez la tête toute défoncée ?

BERNARD LAVILLIERS : Non. J'enlève mes lunettes si vous voulez. Non, je n'ai pas une tête chiffon.

JÉRÔME COLIN : Non, c'est bien. C'était de l'humour.

BERNARD LAVILLIERS : J'ai réfléchi, j'ai bu du bon vin, après je gambergeais un truc et j'ai fini par prendre une décision, j'ai dit à ma femme « maintenant je dors ». Mais j'ai mis du temps. Souvent y'a des trucs qui me tournent dans la tête et je trouve la solution au moment le plus inattendu. Je ne suis pas un bureaucrate, c'est sûr. Le mec qui trouve la solution entre 8h du matin et 18h. Moi c'est souvent entre minuit et 5h du mat. Chacun ses horaires.

Les Expressions belges !

JÉRÔME COLIN : Dites, vous savez qu'en Belgique on parle le belge. Vous savez ça ? Pas nécessairement le français.

BERNARD LAVILLIERS : Oui, je connais quelques expressions.

JÉRÔME COLIN : Vous connaissez des expressions ?

BERNARD LAVILLIERS : Schatteke, allei...

JÉRÔME COLIN : Schatteke...

BERNARD LAVILLIERS : Non peut-être ! Oui sans doute.

JÉRÔME COLIN : Ah, non peut-être vous connaissez ?

BERNARD LAVILLIERS : Oui, j'adore.

JÉRÔME COLIN : Non peut-être c'est vachement bien.

BERNARD LAVILLIERS : j'adore non peut-être parce que... Je connaissais quelques expressions. Alors, de Bruxelles, des Marolles.

JÉRÔME COLIN : J'ai un jeu pour vous. Je vais vous donner une feuille sur laquelle il y a 6 expressions belges. Je vous les lis. Je ne sais pas le sucer de mon pouce. Vous savez ce que ça veut dire ?

BERNARD LAVILLIERS : Alors, je ne sais pas ça veut dire je ne peux pas parfois.

JÉRÔME COLIN : Oui.

BERNARD LAVILLIERS : La suite c'est quoi ?

JÉRÔME COLIN : Le sucer de mon pouce. Ça veut dire je ne peux pas le deviner.

BERNARD LAVILLIERS : Ah d'accord.

JÉRÔME COLIN : L'autre c'est Non peut-être ! J'ai dur. Vous connaissez j'ai dur ?

BERNARD LAVILLIERS : J'ai dur ? Non je ne sais pas.

JÉRÔME COLIN : C'est difficile. J'ai dur. La drache. Vous savez ce que c'est la drache ?

BERNARD LAVILLIERS : La drache, ça doit être la pluie.

JÉRÔME COLIN : C'est quand il pleut très fort.

BERNARD LAVILLIERS : C'est vrai ?

JÉRÔME COLIN : Baraki. Vous savez ce que c'est un baraki ?

BERNARD LAVILLIERS : Ce n'est pas une baraque à frites ?

JÉRÔME COLIN : Non, un baraki c'est un baraki. C'est un mec avec un training et des cheveux longs derrière. Par exemple.

BERNARD LAVILLIERS : Ah un genre de footballeur à l'ancienne.

JÉRÔME COLIN : Carabistouille. Vous connaissez carabistouille ?

BERNARD LAVILLIERS : Carabistouille, ça veut dire...



Regardez la diffusion d'Hep Taxi ! avec Bernard Lavilliers sur La Deux

JÉRÔME COLIN : Raconter des bêtises.

BERNARD LAVILLIERS : Voilà. Carabistouille.

JÉRÔME COLIN : Si vous parvenez à placer les 6 dans cette interview, vous avez un joli cadeau.

BERNARD LAVILLIERS : Alors je mets mes lunettes, les autres.

JÉRÔME COLIN : Je ne peux pas le sucer de mon pouce.

BERNARD LAVILLIERS : Et alors, c'est tout un bazar hein.

JÉRÔME COLIN : Ça c'est Arno.

BERNARD LAVILLIERS : Vous avez oublié ça.

JÉRÔME COLIN : Ça c'est un bazar... Voilà, vous déposez la feuille et si vous parvenez à placer les 6 vous aurez un cadeau à la fin, un beau. Si j'étais vous...

BERNARD LAVILLIERS : Je ne sais pas le sucer de mon pouce, ça veut dire je ne peux pas le trouver.

JÉRÔME COLIN : Oui. Je ne peux pas le deviner.

BERNARD LAVILLIERS : Non peut-être, je sais. J'ai dur, ça veut dire c'est difficile, la drache c'est quand il pleut vraiment beaucoup, ça peut être la poisse par détournement ou pas ?

JÉRÔME COLIN : On dit la drache.

BERNARD LAVILLIERS : La drache quoi. On dit la poisse, quelqu'un qui n'a pas de chance il a la poisse.

JÉRÔME COLIN : Il a la poisse.

BERNARD LAVILLIERS : On dit ça aussi. Et baraki donc c'est un mec habillé en jogging avec des cheveux longs derrière. Des lasagnes un peu.

JÉRÔME COLIN : Oui, un baraki.

BERNARD LAVILLIERS : D'accord, je vois. Carabistouille c'est-à-dire...

JÉRÔME COLIN : Des bêtises. Raconter des bêtises.

BERNARD LAVILLIERS : Raconter des bêtises.

JÉRÔME COLIN : Dire des carabistouilles.

BERNARD LAVILLIERS : Raconter n'importe quoi. C'est des carabistouilles ça.

JÉRÔME COLIN : Vous les placez quand vous voulez. Mais dans la discussion évidemment.

BERNARD LAVILLIERS : Oui.

JÉRÔME COLIN : Si vous en placez 2 ce n'est déjà pas mal.

BERNARD LAVILLIERS : On va essayer.

Je suis plus un aventurier qu'un artiste !

JÉRÔME COLIN : Dites, 21^{ème} album.

BERNARD LAVILLIERS : Oui.

JÉRÔME COLIN : 1^{er} album, 1970...

BERNARD LAVILLIERS : 68.

JÉRÔME COLIN : 1968.

BERNARD LAVILLIERS : Oui.

JÉRÔME COLIN : Et puis après 72.

BERNARD LAVILLIERS : Ça ne compte pas vraiment parce que franchement moi j'estime qu'un artiste dès qu'il peut manger un minimum avec son art il peut considérer qu'il est professionnel.

JÉRÔME COLIN : Ça s'est passé en 72 avec « Les poètes ».

BERNARD LAVILLIERS : Oh non pas encore.

JÉRÔME COLIN : Pas encore. C'est 75 ?

BERNARD LAVILLIERS : 75 avec « Le Stéphanois » mais je n'en n'ai pas vendu assez pour bouffer. Il se trouve que je suis un mec de scène donc entre 72 et 75 ça appuie quand même un peu, les radios ne me passaient pas, mais j'avais



Regardez la diffusion d'Hep Taxi ! avec Bernard Lavilliers sur La Deux

un bon manager de l'Est, il est mort maintenant, je faisais beaucoup de concerts dans les maisons des jeunes, dans les petites associations...

JÉRÔME COLIN : Donc vous commenciez à en bouffer.

BERNARD LAVILLIERS : On ne peut pas dire que je pouvais acheter une voiture comme ça. Non je commençais à en bouffer, j'avais une 4L, je me tapais tout en bagnole mais comme j'aime travailler, ça ne me dérangeait pas. Au fond, on comptait nos pièces quand on rentrait à Metz, sur la table de la cuisine, avec Michèle.

JÉRÔME COLIN : Vous aviez entre 26 et 30 ans, puisque vous êtes né en 46.

BERNARD LAVILLIERS : Voilà. C'est autour de 30 ans que j'ai commencé à y croire.

JÉRÔME COLIN : Ce qui n'est pas jeune pour débiter dans la musique. Y'en a plein qui ont débuté à 18.

BERNARD LAVILLIERS : Hallyday il a commencé à 16 ans lui. A 16 ans j'étais à l'usine. Oui, 30 ans. Mais attention, auteur-compositeur-interprète ça veut dire voyager, écrire, faire les arrangements, et être bon sur scène. Il faut faire quand même les trois. Etre aussi bon musicien qu'aussi bon parolier, ou poète, comme vous voulez, et être un bon performeur. Moi je crois que j'écris des chansons pour pouvoir renouveler mon stock sur scène.

JÉRÔME COLIN : Parce que ça reste la scène avant tout.

BERNARD LAVILLIERS : Oui parce que là j'en ai 11 nouvelles, chansons, je pense que je peux tout chanter, donc je peux les caser au milieu des 30 que je chante, quand on fait un concert. 25, 30 pour qu'un concert fasse 2 heures.

JÉRÔME COLIN : Comment on ne se décourage pas à un moment ? Parce qu'effectivement il y a l'usine, vous partez au Brésil, et puis vous revenez, mais c'est la musique. Vous écrivez...

BERNARD LAVILLIERS : Je vais au Brésil pour la musique sauf que d'une part je ne parlais pas portugais, deuxièmement je ne suis pas un môme de bourgeois, donc je n'ai pas un paquet d'oseille comme ça, non il faut que je gagne ma vie, ce n'est pas si simple dans un pays qui en plus déjà tire la langue de trouver un boulot, donc j'ai trouvé un boulot de camionneur, parce que je travaillais dans la métallurgie, j'avais appris à réparer les moteurs, finalement je me fais embaucher, à ce moment-là je gagne ma vie, et je continue mon voyage, je ne suis pas obligé de m'arrêter et de prendre un billet de retour. Donc je peux rester 1 an. Et en 1 an j'en fais des choses. Je ne suis pas trop dans la musique, je ne suis pas obsédé à ce moment-là. Je suis plus un aventurier qu'un artiste.

JÉRÔME COLIN : Ça vient quand l'obsession pour la musique alors ?

BERNARD LAVILLIERS : Je pense que c'est autour de 75.

JÉRÔME COLIN : Ah oui, c'est quand même déjà après les premiers disques.

BERNARD LAVILLIERS : Oui. Parce que ça ne marchait pas du tout. Je n'étais pas catastrophé. Je ne me prenais pas pour un grand poète maudit.

JÉRÔME COLIN : C'est avec « Les Barbares » que ça va commencer alors ? 76 ?

BERNARD LAVILLIERS : Voilà.

JÉRÔME COLIN : Où là vraiment les radios commencent à vous passer, les médias s'intéressent et vous devenez une personnalité.

BERNARD LAVILLIERS : On peut dire ça. Une personnalité pas. Disons que « Les Barbares » c'est dans une époque où ce genre de rock'n'roll, un peu latino parce que j'ai toujours été un peu métissé moi, latino, mais disons que « Les Barbares » c'est de la pure funk, considérée comme du rock, c'est un texte assez violent qui parle de la banlieue et qui effectivement raconte ce qui se passe aujourd'hui déjà. Qui se passait déjà d'ailleurs. Mais... moins la drogue. « Les Barbares » je parle de mon époque quand j'avais 16, 18 ans. Des années après. Il y avait la violence, on pouvait casser des voitures, mais il n'y avait pas la drogue mélangée avec ça. C'est arrivé plus tard, dans les années 70.

Je ne suis pas un fumeur de pétard de toute façon !

JÉRÔME COLIN : La drogue, ça a été une aventure dans votre vie ?

BERNARD LAVILLIERS : Non.



Regardez la diffusion d'Hep Taxi ! avec Bernard Lavilliers sur La Deux

JÉRÔME COLIN : Pas du tout.

BERNARD LAVILLIERS : Non, surtout qu'à l'époque les drogues qu'on trouvait ici c'était surtout de l'héroïne. La drogue du Sud Américain c'est la cocaïne. Donc moi je ne suis pas un fumeur de pétard de toute façon. Ce n'était pas du tout un souci. C'était étonnant de voir des mecs, de mon âge hein pour le coup, plonger dans la seringue comme ça, parce qu'en plus en tant que boxeur c'est un peu délicat, on ne peut pas le faire, surtout des mecs comme moi...

JÉRÔME COLIN : Surtout des mecs comme moi ça veut dire quoi ?

BERNARD LAVILLIERS : Je ne sais pas, je m'entraînais 3, 4 heures par jour déjà, en plus. Avec la came ça ne le fait pas.

JÉRÔME COLIN : Donc paradis artificiels pas pour vous.

BERNARD LAVILLIERS : Non peut-être !

JÉRÔME COLIN : Pas de tentation. C'est une bonne raison mais ambiguë monsieur.

BERNARD LAVILLIERS : Sans doute.

« 15^{ème} Round », « Pouvoir », « Gringo », « Stand the Ghetto »...

JÉRÔME COLIN : C'était important, parce qu'à un moment vous dites je ne me considérais pas comme un poète maudis, au début c'est vrai que ça a été très lent, ça arrive à 30 ans, ce qui est tard, mais ce n'est pas grave, je ne me faisais pas du mauvais sang, mais quand le petit succès arrive vous vous dites ouf, j'ai trouvé une voie dans cette vie...

BERNARD LAVILLIERS : J'enchaîne tout de suite l'écriture d'un autre album. Juste après « Les Barbares » j'ai fait un album qui s'appelle « 15^{ème} round », j'ai mes gants de boxe sur la pochette, j'ai fait ça avec un groupe, parce qu'entre-temps j'ai trouvé des mecs qui jouaient du jazz rock mais ils aimaient bien mes chansons, donc le son de « 15^{ème} round » c'est le son le plus adapté à ce moment-là. C'est rien être à la mode, il se trouve que ça croise les oreilles des gens qui voulaient entendre ça à ce moment-là.

JÉRÔME COLIN : C'est votre 1^{er} disque d'Or si ma mémoire est bonne.

BERNARD LAVILLIERS : Oui, je crois. Ça c'est le 1^{er}. Evidemment qu'après, comme je suis un forcené, je ne passe pas à la radio avec « 15^{ème} round », il ne faut pas l'oublier...

JÉRÔME COLIN : Ça ne passe pas à la radio.

BERNARD LAVILLIERS : Non. Mais j'ai dur, parce que j'ai écrit un truc sur les pouvoirs et les pouvoirs, la face qui fait 20 minutes sur le pouvoir, sur les pouvoirs au pluriel, évidemment que ça ne passe pas à la radio, et disons que les mecs se disaient dans ma maison de disques ah il commence à devenir fréquentable, non, non au fond il ne l'est pas du tout, mais oui j'ai dur parce que là... en plus quand je vais sur scène, entre « 15^{ème} round », je fais un album live qui s'appelle « T'es vivant » à l'Olympia, où il y a une énergie incroyable...

JÉRÔME COLIN : C'est culte dans la chanson et le rock français.

BERNARD LAVILLIERS : Les mecs font des solos de 20 minutes, enfin moi j'aime beaucoup, les musiciens j'adore les faire jouer. Alors le public s'attend lui à voir un groupe déchiré, avec une énergie dingue, et moi je leur chante 20 minutes, « Pouvoir », sans un applaudissement. Je me fais balancer des cannettes sur la gueule. Qu'est-ce qui lui prend ? Lavilliers, du rock ! Je dis je vous emmerde, le public.

JÉRÔME COLIN : J'avais 5 ans en 1979, « Pouvoirs » c'est un disque assez important je pense, parce que la fin des années 70 c'est les premières chansons de reggae en français...

BERNARD LAVILLIERS : C'est après.

JÉRÔME COLIN : Evidemment il y a Gainsbourg, après vous aussi.

BERNARD LAVILLIERS : Après c'est « Gringo ».

JÉRÔME COLIN : C'est ça, c'est 80.



Regardez la diffusion d'Hep Taxi ! avec Bernard Lavilliers sur La Deux

BERNARD LAVILLIERS : 80 pile. Juste après « Pouvoirs », j'ai fait mon truc, je voulais faire un truc politique et après je pars en Jamaïque en avril et j'y reste un bon moment. C'est une époque étrange où il y a une sorte de guerre civile. Il y a un président mais il y a disons 2 partis. Il y a PLP et le JLP. PLP c'est pro-communiste, pro-cubain, JLP pro-américain. Dans les Caraïbes. Il y a des soucis d'élections, d'écoutes etc... des soucis de corruption, de violence. Je suis en plein milieu de tout ça, et ce qui m'intéresse le plus, je vois bien, politiquement je comprends très vite, mais c'est de pouvoir attraper leur groove. Leur squonk. Je ne compose pas du tout, j'attends. Et un jour je m'entraîne à la boxe en haut de Kingstown, et je tombe sur un boxeur, un bon boxeur jamaïquain, poids lourd, 2 mètres, je fais du sparring pour lui, je lui dis tu fais quoi dans la vie, il me dit je suis le garde du corps de Bob Marley. Je dis ah bon ! Et c'est comme ça que je rencontre Bob. Qui vient d'arriver – 79 – il vient d'arriver de Los Angeles, où il se fait soigner je suppose, il ne dit pas un mot, il est dans sa baraque à Hope Road, où il a son premier studio, Tuff Gong est là, mais il est dans son parc. Un bon studio. Après, celui où j'enregistre maintenant, est beaucoup plus grand. Un grand studio, on pourrait le considérer comme... genre ICP, une grande pièce pour faire les batteries, c'est vraiment très bon. Et je n'ai rien écrit. Et là, moi j'étais déjà branché avec The Gladiators, des nouveaux groupes de reggae. J'avais compris les squonks et je me dis de toute façon. Il me dit... j'étais à mes frais là-bas, parce que Barclay n'avait pas cru une seconde que j'allais aller en Amérique...

JÉRÔME COLIN : Pour enregistrer un disque.

BERNARD LAVILLIERS : Pour produire... Il ne m'avait rien envoyé, pas de directeur, j'étais tout seul. J'écris « Stand the Ghetto », non j'écris « Kingston », Kingston kill some, il y avait un gangster qui me dit... tu penses quoi de Kingston, comme ville ? Il me dit, avec son accent, Kingston kill somebody. Donc j'en fais Kingston kill some. Ça sonne. Après je fais ça mais sur ska mais il n'y a pas le gros refrain. Alors le matin, 5h du matin, avant d'aller au studio, je me réveille et je compose « Stand the Ghetto ». 5'. Avec leur truc, c'est-à-dire que les Rastas ils disaient à l'époque I and I. Moi et moi. Moi et mon frère, moi et mon âme, en gros, I and I. I and I love. Je me dis pourquoi ils disent I and I ? Puis un jour je leur ai demandé. Ça veut dire quoi I and I ? C'est un truc de patois ? Non, non, c'est moi et mon âme. Et ma communauté de frères. Alors I and I, il y en a plein dans le reggae, si vous écoutez bien. Surtout jah rastarari. Donc j'écris ça, I and I love the island in the sun, le refrain. C'est un peu plus haut. Alors, un pote à Marley, donc je vais avec Man of the Ghetto, un groupe du Ghetto, que Marley aimait bien, ça joue super bien, et il y a Bobby Graham je crois, c'était mon chauffeur lui, un autre Bob, qui est un arrangeur-bassiste, je lui dis j'aimerais avoir une choriste pour doubler ma voix. Il me dit d'accord. Il me ramène Sharon Forrester. C'est elle qui fait la voix, en haut là, très pure, on dirait une gamine qui chante. Après je reviens avec « Stand the Ghetto », donc les Barclay me disent ah bon ! Ah d'accord. Ah oui. Bon alors il veut faire quoi après ? Je dis c'est bien de me parler comme un garagiste, elle est malade sa voiture, qu'est-ce qu'il veut ? Il y tient ? Sa voiture, il n'a pas vu dans quel état elle est la voiture ? Il veut vraiment la réparer ? Ça va lui coûter plus cher, il va retomber en panne, j'en ai une là... Je veux vivre à N.Y. je veux faire de la salsa et du rock. Donc à ce moment-là je repars à N.Y. en septembre, j'ai fait la tournée d'été entre-temps, je n'arrête pas.

JÉRÔME COLIN : Vous n'arrêtez pas !

BERNARD LAVILLIERS : Non. En septembre je pars avec Jean Fernandez qui était représentant d'Eddy Barclay, à N.Y., parce que Barclay avait une maison de disques à N.Y., c'était un genre de multinationale Eddy Barclay, il en avait en Italie, en Belgique...

JÉRÔME COLIN : Il savait y faire.

BERNARD LAVILLIERS : A lui tout seul. Ce n'était pas Polygram. Je vais à N.Y. avec Jean Fernandez, je lui dis il faut que tu me présentes les mecs de la Fania. Lui c'était un Argentin.

JÉRÔME COLIN : C'est quoi les mecs de la Fania ?

BERNARD LAVILLIERS : C'était les patrons de la Fania All Stars, c'est-à-dire de toute la salsa funky new-yorkaise. Ray Barreto, Celia Cruz, Johnny Pacheco. Mais la salsa urbaine. Pas les palmiers. C'est le même genre mais il y a des basses slapées, c'est plus funk. C'est plus urbain comme musique. C'est la musique qu'on appelle la salsa, le nom est né à N.Y. puisqu'il mêle un peu de jazz, pas mal de funk, du rock, et du latin. Ce n'est pas comme la musique



Regardez la diffusion d'Hep Taxi ! avec Bernard Lavilliers sur La Deux

cubaine. Après il me présente Jerry Masucci, un immense escroc, qui trône dans son immeuble, c'était sur Broadway, l'immeuble faisait l'angle. Il est mort depuis. Il n'existe plus. L'immeuble peut-être mais pas... il avait tout le toit, il avait ses bureaux d'un côté, le studio d'enregistrement de l'autre côté. Enorme évidemment. Donc il avait ses bureaux avec sa secrétaire, blonde avec des bas noirs, je m'en souviendrai toute ma vie, je me dis ah n'y crois pas, ils sont en train de filmer ? Il me dit alors vous, le Français avec une voix grave, vous chantez de la salsa. Je lui dis il n'y a que les ânes qui croient je lui réponds, puisqu'il me parle comme ça. Certainement. Si vous avez des bons arrangeurs qui peuvent organiser l'harmonie autour de ma voix, au lieu que je chante comme un Portoricain, c'est Manhattan, là-haut, moi je dis « c'est une latine de Manhattan » ... Il me file une pile de disques d'1m3, je suis à l'hôtel Navarro à l'époque où il y avait tous les artistes, les Rolling Stones, tout ça, qui donne sur le parc, il n'existe plus, il a été racheté par une chaîne genre Radisson, c'était un hôtel qui appartenait à une famille, l'hôtel Navarro. Un peu le bordel, mais marrant. Je me loue une sono parce que j'écoute les vinyles dans ma piaule, parce qu'il me dit il faut assez vite que je sache qui vous voulez. Je dis ce que je sais c'est que je veux Ray Barreto comme percussionniste, Tito Puente comme timbaliste, il dit ça va être dur parce que Tito Puente et Ray Barreto ils sont comme ça. Je veux Louie Ramirez comme arrangeur, et comme bassiste Salvador Cuevas, celui qui joue du slap. Qui slape sur la salsa. Génial, il faut écouter le début de « La Salsa » pour comprendre pourquoi j'ai pris ces mecs. Plutôt qu'un long discours. Sauf que je n'ai toujours pas écrit le titre. J'ai écrit le titre 2 jours avant je crois. J'ai écrit le premier « Pierrot la Lame » et « La Salsa » je l'ai amenée à Louie Ramirez peut-être la veille de l'enregistrement à midi.

JÉRÔME COLIN : Et ça c'est 1980...

BERNARD LAVILLIERS : 79.

JÉRÔME COLIN : 79.

BERNARD LAVILLIERS : Il sort en 80.

JÉRÔME COLIN : L'album sort en 80 et c'est un succès colossal, qui va vous annoncer, les années 80, qui sont des années de dingue pour vous. Il y a des grands tubes... Ça commence là. Vous commencez vos années 80 en 1980. Vous ne perdez pas de temps, c'est les premiers tubes...

BERNARD LAVILLIERS : En janvier.

JÉRÔME COLIN : C'est « Stand the Ghetto », c'est « La Salsa ».

BERNARD LAVILLIERS : Le premier tube c'est « Stand the Ghetto », le deuxième c'est « Trafic », le troisième c'est « La Salsa » mais pas tout de suite.

JÉRÔME COLIN : Du coup-là vous devenez une star, ça vous plait ?

BERNARD LAVILLIERS : A la limite la sensation d'être une star, alors je suis assez lointain de ça.

JÉRÔME COLIN : Oui mais dans l'œil des gens c'est une réalité.

BERNARD LAVILLIERS : Oui mais justement, dans l'œil des gens. Ça ne me regarde pas. Je reste assez loin de ça parce que je vois les corbeaux commencer à s'intéresser à moi. Tous les mecs qui ne pouvaient même pas me regarder en disant « c'est qui celui-là ? »... Tout le métier vient frapper à ma porte. Je fais 15 jours le Palais des Sports, la plus grande salle de Paris à l'époque, et je ne reçois personne. J'ai deux amis Blacks de la banlieue qui font 200 kg chacun et ils disent non. Et je me casse par une petite porte, je n'en n'ai rien à foutre de ces gens-là. Ils ne m'ont jamais passé à la radio, ils ne m'ont jamais interviewé, alors maintenant que je fais un raffut d'enfer ils viennent se pointer. Moi je suis comme ça. Je leur ai parlé peut-être un an après. Quand j'ai sorti « Pigalle la Blanche ».

JÉRÔME COLIN : D'accord.

Et les femmes, ce n'était pas une obsession non plus !



Regardez la diffusion d'Hep Taxi ! avec Bernard Lavilliers sur La Deux

JÉRÔME COLIN : Du coup vous passez un peu de temps en Jamaïque, à N.Y., mais surtout en Jamaïque, le rastafarisme etc... Est-ce que vous êtes le genre d'homme, alors on dit que vous êtes anarchiste, mais je pense que c'est plus compliqué que ça, mais est-ce que vous êtes le genre d'homme à avoir un Dieu ?

BERNARD LAVILLIERS : Non.

JÉRÔME COLIN : Rien ?

BERNARD LAVILLIERS : A part la liberté. C'est plutôt une femme. La liberté, oui.

JÉRÔME COLIN : Au-delà du mot, c'est quoi la liberté ?

BERNARD LAVILLIERS : C'est comme le vent. Le vent est libre. Vous avez vu le vent comme on n'arrive pas à le maintenir sur St Martin.

JÉRÔME COLIN : Vous, votre liberté, c'est quoi ?

BERNARD LAVILLIERS : Ma liberté c'est de dire non. Si je n'ai pas envie. Et puis d'ailleurs je ne sais pas le sucer de mon pouce. Le mot liberté, franchement, non je ne sais pas le sucer de mon pouce parce que c'est un peu vague vous me direz mais en même temps c'est une sensation physique la liberté. J'avais écrit une chanson qui disait « Je marche dans une ville inconnue surveillée par personne ». Ça fait partie de mon plaisir la liberté.

JÉRÔME COLIN : Vous avez réussi à être ce qu'on appelle un homme libre ? Parce que comme tout le monde vous avez des obligations, vous avez des contrats, vous avez des enfants, vous avez des femmes, vous avez une famille, c'est-à-dire plein de choses très belles, mais qui vous empêchent parfois d'être libre. Comment vous avez fait, vous, dans ce carcan-là, pour être libre. C'est une question qui m'intéresse beaucoup.

BERNARD LAVILLIERS : Comment j'ai fait ? J'ai quand même élevé mes enfants, mais ils avaient des mères un peu incroyables, qui étaient des femmes autonomes. Donc comment j'ai réussi à être libre ? D'abord j'ai toujours écrit ce que j'avais envie d'écrire, sans me soucier de... Evidemment quand on commence à avoir du succès, vous avez envie que ça continue, et si ça ne continue pas, ben moi comme je suis un marginal, c'est comme vous faites un bon coup, le prochain il faut faire gaffe. Donc c'est un peu pareil. Donc si ça ne continuait pas, il se trouve que quand on a beaucoup de succès on doit faire beaucoup de concerts, j'avais prévu que pendant un moment on n'allait pas me voir, je les voyais moins. Ils comprenaient bien. Il faut expliquer les choses, je pense. Et puis après, la vie, comme disait une femme à N.Y., une patronne de grande société, elle travaillait à la General Electric, elle disait : changement de situation, changement de femme. Je dis ça ce n'est pas obligatoire du tout. Il n'y a que les nases qui font ça. Donc ce n'est pas parce que je change de situation que je vais changer de femme. C'est plutôt à la limite, changement de femme c'est déjà pas si simple, et peut-être changement de situation.

JÉRÔME COLIN : C'est une belle aventure dans votre vie les femmes ? Ou ça a été une aventure plus quelques fois douloureuse ?

BERNARD LAVILLIERS : C'est toujours une aventure une femme.

JÉRÔME COLIN : Je peux vous avouer que je vois ce que vous voulez dire.

BERNARD LAVILLIERS : Surtout celles qui me plaisent. Celles qui me plaisent, c'est une aventure. Ce n'est pas des cadeaux.

JÉRÔME COLIN : Donc est-ce que ça a été douloureux les femmes dans votre vie ? Ou est-ce que vous avez eu une relation plutôt sereine avec le sexe féminin ?

BERNARD LAVILLIERS : Pas forcément. Parce qu'une femme intelligente, qui a de la personnalité je dirais, si ça frite, ça frite hein. L'amour n'est pas en question, c'est une affaire de conception. Le problème souvent avec les femmes, c'est que j'accorde de l'importance à certaines choses, auxquelles elles n'accordent aucune importance, et réciproquement, elles accordent de l'importance à des trucs dont je me fous éperdument, ah, alors là, vous allez me dire c'est bizarre ce que vous racontez, c'est un truc de macho. Ce n'est pas vrai. J'ai vécu extrêmement à la dure, donc j'accorde de l'importance à certaines choses. Enfin je ne vais pas faire de la carabistouille non plus.

JÉRÔME COLIN : Raconter de la carabistouille !

BERNARD LAVILLIERS : Raconter de la carabistouille ! Pardon. Des conneries. Et les femmes, ce n'était pas une obsession non plus.



Regardez la diffusion d'Hep Taxi ! avec Bernard Lavilliers sur La Deux

JÉRÔME COLIN : Vous n'écrivez pas nécessairement des chansons d'amour. Ce qui est plutôt très rare dans la chanson.

BERNARD LAVILLIERS : Quelques-unes.

JÉRÔME COLIN : Vous en avez écrit, évidemment.

BERNARD LAVILLIERS : Moi je ne suis pas... il y a des mecs qui n'écrivent que ça. Je ne vais pas leur bouffer le pain dans l'assiette. Il faut qu'il y en ait pour tout le monde.

JÉRÔME COLIN : La chanson c'est autre chose que ça ? C'est plus Bob Dylan que Julio Iglesias ?

BERNARD LAVILLIERS : Je peux décrire des choses... je peux parler de gangster, je peux parler d'une ville d'une certaine manière dans une chanson, N.Y. je l'ai décrite combien de fois ? Cette fois-ci c'est Paris dont il s'agit, et Charleroi par exemple. Charleroi à une certaine époque. Parce que c'est le Charleroi d'avant dont je parle. Je peux décrire St Etienne qui est une ville qui se cassait la gueule, comme Charleroi à un moment donné. Quand vous êtes né là ça ne fait jamais plaisir. Même si vous voulez vous barrer, ça ne fait pas plaisir de voir... quand j'y reviens je ne reconnais plus rien donc peut-être que c'est très bien, mais...

Ça me plait de mourir, c'est dormir qui ne me plait pas !

JÉRÔME COLIN : Je vous coupe, c'est absolument génial. Vous avez vu il y a Corto Maltes qui est là, et regardez le titre.

BERNARD LAVILLIERS : C'est quoi le titre ?

JÉRÔME COLIN : Le mec, regardez !

BERNARD LAVILLIERS : Ah oui.

JÉRÔME COLIN : C'est dingue.

BERNARD LAVILLIERS : C'est la balade de la mer salée ou quoi ?

JÉRÔME COLIN : C'est fétichiste. C'est génial.

BERNARD LAVILLIERS : La balade de la mer salée. Peut-être. J'adore de toute façon Hugo Pratt. Il y a plein de dessinateurs qui se sont inspirés de lui. Je trouve que d'une part il fait des aquarelles... C'est un très bon dessinateur. Et les histoires, on ne sait jamais exactement ce qui se passe avec Corto Maltes. C'est très mystérieux. Ça par exemple. Et puis il est très élégant le Corto.

JÉRÔME COLIN : Il est beau hein.

BERNARD LAVILLIERS : Hugo Pratt, en 3 coups de pinceaux, il vous fait une île au large, un palmier, une espèce de voilier et vous y êtes.

JÉRÔME COLIN : C'est un personnage important pour vous ? Parce que je vois la boucle d'oreille...

BERNARD LAVILLIERS : Oui mais je l'avais bien avant la boucle d'oreille. Hugo Pratt je l'ai connu, à Angoulême, au Festival... il y a longtemps de ça, Festival de la BD à Angoulême, il lançait le premier Corto Maltes. Avant il avait des feuilletons, il a compilé ses feuilletons, il les a mis... Le premier c'est peut-être La Ballade de la Mer Salée, ou un truc comme ça, Toujours plus Loin, je ne sais pas. Mais comme c'est un érudit, un grand bourlingueur aussi, Hugo Pratt je l'ai rencontré à Venise, il était né à Venise.

JÉRÔME COLIN : Ah bon ?

BERNARD LAVILLIERS : Oui. C'est un érudit, un peu comme... moi j'aime bien parler avec des mecs comme ça. Il y a un autre érudit que j'adore, c'est Jean-Claude Carrière. Et j'adore écouter Jean-Claude Carrière.

JÉRÔME COLIN : Qui a écrit...

BERNARD LAVILLIERS : Je préfère écouter Jean-Claude Carrière que dormir. Ça me relaxe plus. Ma femme me dit mais tu ne dors jamais ! Je dis je dormirai quand je serai mort.

JÉRÔME COLIN : Ça vous fait peur de mourir ?

BERNARD LAVILLIERS : Ça me plait de mourir, c'est dormir qui ne me plait pas.

JÉRÔME COLIN : Non, franchement.



Regardez la diffusion d'Hep Taxi ! avec Bernard Lavilliers sur La Deux

BERNARD LAVILLIERS : J'aurai toute la mort pour dormir.

JÉRÔME COLIN : Non, ça vous fait peur de devoir mourir, d'être obligé de passer par là ?

BERNARD LAVILLIERS : Non.

JÉRÔME COLIN : Alors que c'est si cool d'être ici finalement.

BERNARD LAVILLIERS : Moi je pense que c'est logique. Il y en a de l'autre côté. Ça c'est d'autres graffitis.

JÉRÔME COLIN : Du graffiti.

BERNARD LAVILLIERS : Je connais cet endroit. C'est les quais aux barques ? C'est quoi ?

JÉRÔME COLIN : Oui c'est les quais. De Bruxelles. Le Canal, oui.

BERNARD LAVILLIERS : Avant j'avais une copine qui avait une boîte de nuit d'entraîneuses, en plein quartier où il y avait de l'héroïne ici, dans les années 90.

JÉRÔME COLIN : C'est probablement dans le coin alors.

BERNARD LAVILLIERS : Oui, Quai aux Barques. Les taxis ne voulaient pas y aller.

JÉRÔME COLIN : Je vois que monsieur connaît bien l'adresse.

BERNARD LAVILLIERS : Je connais bien la ville la nuit. Je l'ai déjà dit.

JÉRÔME COLIN : La vie la nuit ne veut pas nécessairement dire bar d'entraîneuses.

BERNARD LAVILLIERS : Ben moi ça va avec.

JÉRÔME COLIN : Quoi que...

BERNARD LAVILLIERS : Ecoutez, la nuit, vous allez vous confesser vous la nuit ?

JÉRÔME COLIN : Non.

BERNARD LAVILLIERS : Les églises sont fermées. Surtout quand il y a de la drache. Vous comprenez.

JÉRÔME COLIN : Quand il pleut.

BERNARD LAVILLIERS : Oui. C'est pour ça que je me suis réfugié dans ce bar, il pleuvait tellement...

JÉRÔME COLIN : Je suis entré, elles étaient toutes nues, je suis entré, c'était un hasard. Je m'y suis attaché.

JÉRÔME COLIN : Donc c'est marrant, vous faites partie des gens qui quand on leur parle de la mort, ils changent de sujet.

BERNARD LAVILLIERS : Je ne change pas forcément de sujet.

JÉRÔME COLIN : C'est ce que vous avez fait.

BERNARD LAVILLIERS : Non, je parlais d'entraîneuses.

JÉRÔME COLIN : Quand on vous parle de la mort vous parlez d'entraîneuses, vous parlez de la vie.

BERNARD LAVILLIERS : C'est possible que la mort ressemble à une entraîneuse. Dans le texte il y a une grande faucheuse. Ça peut être une super belle gonzeuse.

JÉRÔME COLIN : La mort c'est la fin, c'est pourri. C'est terrifiant.

BERNARD LAVILLIERS : Ah mais ça dépend. Il faut mourir en pleine forme.

JÉRÔME COLIN : Oui, je veux bien mourir mais en bonne santé.

BERNARD LAVILLIERS : Non, ce que disait Brel, il avait raison, vieillir. Lui il avait le crabe donc il devait sentir qu'une partie... il ne voulait pas se sentir dégradé. Fauteuil roulant, tout ça.

JÉRÔME COLIN : Ça, ça vous fait plus peur.

BERNARD LAVILLIERS : Oui. Il me reste 20 piges, en étant optimiste.

JÉRÔME COLIN : Oui mais ça, ça ne vous glace pas ?

BERNARD LAVILLIERS : Ah non.

JÉRÔME COLIN : Vous n'y voyez pas d'injustice ?

BERNARD LAVILLIERS : Non, pas du tout.

JÉRÔME COLIN : De devoir y passer.

BERNARD LAVILLIERS : Moi je suis un homme du peuple. Alors peut-être que les riches, les extrêmement riches trouveront le moyen de...

JÉRÔME COLIN : Ils cherchent.



Regardez la diffusion d'Hep Taxi ! avec Bernard Lavilliers sur La Deux

BERNARD LAVILLIERS : Ils cherchent comme des dingues. La vie éternelle. Comme ça on va les avoir sur le dos pendant 200 ans. Ou il va falloir les tuer, c'est ça le problème. Alors je ne peux pas mourir tout de suite parce que s'il faut en flinguer quelques-uns, les mêmes vont m'appeler, ils vont dire bon, tonton...celui-là c'est plus possible. Lui faire avoir un accident, je leur expliquerai comment il faut faire.

« Oh mon amour emporte-moi, emporte-moi loin de la zone... ».

JÉRÔME COLIN : Vous avez fait quoi, Bernard, de votre – j'aime bien votre prénom, c'est le prénom de mon parrain. Vous avez fait quoi de votre révolte de gamin ? Comment vous la canalisiez ?

BERNARD LAVILLIERS : J'étais boxeur. Canalisée par le sport. Par la boxe. De toute façon, à partir du moment... moi j'étais un grand batailleur avant d'apprendre à boxer évidemment, c'est pour ça que mon père m'a mis dans une salle de boxe, si tu veux te battre, vas-y. Mon père est un ancien lutteur donc pour me calmer... Mais une fois qu'on apprend à boxer, ça prend du temps hein, on n'a pas la même approche de la violence évidemment. Et l'autre partie de ce que je considérais comme l'injustice qui pouvait me révolter, je l'ai mis dans l'écriture. Comme ça.

JÉRÔME COLIN : ça a vraiment un effet apaisant pour vous ? Ça s'est dit, c'est mis de côté ?

BERNARD LAVILLIERS : Si c'est vrai, parce que « Les Barbares » que j'ai écrit fort longtemps avant de l'enregistrer, c'est violent mais à la fois... Je raconte encore l'histoire d'un mec qui dit : les Barbares habitaient dans les angles tranchants des cités exilées au large des business. Ça veut dire que le business c'est du côté du centre-ville. On est d'accord. Donc ils sont dans une banlieue là-bas, ils font peur. Ils travaillent aux laminoirs évidemment, comme moi. Après, le refrain ça dit : oh mon amour emporte-moi, emporte-moi loin de la zone. Vers des pays chagrins, vers des pays faciles. Vers des pays dociles. Il y a une chanson d'amour un peu là-dedans. Je suis plus proche de Marlon Brandon que de Gérard Philippe quoi. Je ne suis pas un grand romantique.

JÉRÔME COLIN : On dit souvent dans le monde ouvrier que la culture est relativement absente...

BERNARD LAVILLIERS : Ce n'est pas vrai.

JÉRÔME COLIN : Ce qui est... c'est ce que j'allais vous dire, ce qui est peut-être plus vrai aujourd'hui malheureusement qu'hier. Ce n'est pas le cas du tout.

BERNARD LAVILLIERS : C'est possible aujourd'hui. A mon époque, mes parents ont fait la guerre, la 2^{ème} guerre mondiale, et je pense, pas toutes les grandes grèves de 36 et de Léon Blum, il y a eu un accent mis sur la culture, beaucoup d'argent, beaucoup de profs, d'activités sportives, ils se sont occupés de la jeunesse, donc je pense que mon père, il est né en 20, après il a fait la Résistance, ah non, alors ils n'étaient pas obsédés... ils aimaient bien qu'on réussisse à l'école – c'était pas mon cas – ils aimaient surtout qu'on soit cultivé. Qu'on ait beaucoup lu. Pour eux c'était très important. On allait beaucoup au cinéma, on allait aux musées. Ça fait partie des choses... il y a tout ça plus la vie. La rue. C'est bien joli d'être cultivé mais si le premier petit loubard vous fait les poches c'est pas marrant. Donc il faut avoir les deux. Et c'est vrai qu'aujourd'hui... Je ne sais pas parce qu'au fond on rencontre plein de mêmes... Alors ils sont d'une autre culture, ben oui, mais finalement ça les intéresse je pense moi.

JÉRÔME COLIN : Chez vous il y avait la musique et il y avait la littérature, la poésie, à la maison. C'est vrai qu'il y avait de la poésie à la maison parce que vous étiez malade quand vous étiez petit.

BERNARD LAVILLIERS : J'étais malade, oui. La pleurésie.

JÉRÔME COLIN : Vous avez eu la pleurésie. C'est quoi ?

BERNARD LAVILLIERS : Une pleurésie ça commence par une congestion pulmonaire, après ça se complique, c'est vraiment mauvais pour les poumons. Normalement j'aurais dû aller dans un sanatorium. Comme la tuberculose.

JÉRÔME COLIN : Mais il fallait des sous j'imagine.

BERNARD LAVILLIERS : A St Etienne le toubib leur a dit soit vous l'envoyez dans les Alpes, soit vous partez de cette ville. Ils sont partis de la ville. A 10 km, 15 km. Un peu plus haut. A la campagne. Parce que c'est une cuvette,



Regardez la diffusion d'Hep Taxi ! avec Bernard Lavilliers sur La Deux

comme beaucoup de villes d'ailleurs, même Charleroi. Tout s'entasse. Les fumées, les gaz toxiques, la sidérurgie, la poussière de charbon, mélangés avec de l'air pollué, ça finit par... pour les mecs qui ont des bronches fragiles, ce n'est pas bon. Donc finalement je suis parti à la campagne à 7 ans. 7, 8 ans je crois.

JÉRÔME COLIN : C'est votre mère qui vous a donné cours ? Ou vous avez continué à aller à l'école ?

BERNARD LAVILLIERS : Ma mère, quand j'étais même elle m'a appris à lire déjà. Finalement j'étais un peu asocial, je n'aimais pas aller à l'école, je me démerdais pour ne pas y aller. Elle a cru pendant longtemps que j'y allais. Parce que l'école était à, à peu près, 5 km, à la campagne. Je partais avec les mêmes mais je n'y allais pas. Je revenais avec les mêmes.

JÉRÔME COLIN : Mais non !

BERNARD LAVILLIERS : Si.

JÉRÔME COLIN : Sale gosse !

BERNARD LAVILLIERS : L'assistant social est venu voir ma mère et lui a dit on va vous couper les allocations familiales parce que votre fils, vous avez un certificat ? Alors là j'ai pris la rouste de ma vie. Ben oui, mon père n'a pas rigolé.

J'ai commencé à lire très tôt...

JÉRÔME COLIN : L'écriture c'est quelque chose d'important dans votre vie, la musique est quelque chose d'important mais j'imagine que l'écriture aussi, vous êtes auteur-compositeur, ce n'est pas pour rien...

BERNARD LAVILLIERS : L'écriture bien sûr.

JÉRÔME COLIN : C'est venu d'où ? C'est venu de la littérature ? C'est venu de la poésie ? C'est venu de l'enfance ? Ce goût là ?

BERNARD LAVILLIERS : J'ai commencé à lire très tôt. Il y avait plein de livres chez moi. Quand j'entre chez les gens je regarde s'ils ont beaucoup de livres ou pas. Y'a des gens qui n'ont pas de livres du tout, ou alors un machin... Il y avait plus de livres que de fric, c'est sûr. J'ai commencé par lire en vrac, des bouquins, Jack London, Prévert, Baudelaire, je dévorais tout ce qui me tombait sous la main.

JÉRÔME COLIN : Et ça vous a parlé.

BERNARD LAVILLIERS : Oui. Je ne comprenais pas tout. Baudelaire quand on a 7 ans, 6 ans... Mais le fait de savoir lire c'était déjà un miracle pour moi. Les gens je ne pense pas qu'ils se souviennent vraiment du moment de leur vie, parce que 6 ans c'est quand même un peu jeune pour se souvenir de tout, où ils sont passés de rien à pouvoir lire. C'est un moment magique je trouve. Pour un prof, apprendre aux gamins à lire, lui-même ça doit être un moment magique. Alors évidemment comme ça se répète sans arrêt, il est peut-être moins ému, mais moi je ne me souviens plus du tout du moment où j'ânonnais et ne comprenais rien, au moment où tout à coup c'est devenu clair. C'est assez extraordinaire.

JÉRÔME COLIN : Votre premier choc littéraire c'est quoi ? La première fois où adolescent, ou adulte, vous dites wouaw, ça, ça me dit beaucoup de choses. Ça me bouleverse.

BERNARD LAVILLIERS : C'est peut-être un poème mon premier choc littéraire.

JÉRÔME COLIN : Qui serait ?

BERNARD LAVILLIERS : Prévert je pense. Un vieillard en or avec une montre en deuil. Un truc comme ça.

JÉRÔME COLIN : Vous le connaissez ?

BERNARD LAVILLIERS : En entier, non.

JÉRÔME COLIN : Vous connaissez des poèmes par cœur ?

BERNARD LAVILLIERS : Certains oui.

JÉRÔME COLIN : Lesquels ?

BERNARD LAVILLIERS : Des poèmes assez étranges, juste avant les surréalistes. Justement, puisque vous parliez de la mort, il y a un poème de Georges Fourest, c'est un allumé. Son recueil c'est « La négresse blonde » et « Le géranium ovipare ». C'est déjà assez belge comme histoire. Le texte est très belge je trouve.



Regardez la diffusion d'Hep Taxi ! avec Bernard Lavilliers sur La Deux

JÉRÔME COLIN : Vous me le récitez ?

BERNARD LAVILLIERS : « La négresse blonde » et « Le géranium ovipare ». Un géranium ovipare quoi. Il mange des œufs.

(Récitation)

BERNARD LAVILLIERS : Ça c'est pour la mort.

JÉRÔME COLIN : Dingue !

BERNARD LAVILLIERS : Et Deibler, vous savez qui c'était ?

JÉRÔME COLIN : Non.

BERNARD LAVILLIERS : Le bourreau à l'époque, il s'appelait Deibler.

JÉRÔME COLIN : D'accord.

BERNARD LAVILLIERS : Celui qui...

JÉRÔME COLIN : Celui qui tranchait.

BERNARD LAVILLIERS : Voilà.

JÉRÔME COLIN : Il est dingue ce poème. Je ne le connaissais pas.

BERNARD LAVILLIERS : Il est super hein.

JÉRÔME COLIN : Ah oui.

BERNARD LAVILLIERS : Je ne le dis pas souvent parce que les gens ne comprennent rien. Ils trouvent ça extrêmement drôle. En plus tout existe hein. Les (cyrrocèrphes) ce sont des animaux mythiques grecs...

JÉRÔME COLIN : Les caméléopards, excusez-moi mais ça n'existe pas.

BERNARD LAVILLIERS : C'est bonard quand même.

JÉRÔME COLIN : Oui mais ça n'existe pas.

BERNARD LAVILLIERS : Ça pourrait exister. Non peut-être, ça ne peut pas monsieur. C'est tout un bazar ! Le Stéphanois vous dites ! Il est dans votre taxi monsieur. Mais écoutez...

La déception est à la hauteur des illusions qu'on se fait !

JÉRÔME COLIN : On revient sur les années 80 qui vont être des années assez dingues. Il va y avoir tubes après tubes. Il va y avoir 5, 6 gros tubes sur les années 80 qui restent des chansons qui sont maintenant devenues des classiques de la chanson française. « Idées noires », « Noir et blanc », « Stand the Ghetto » évidemment, « La salsa », « On the road again », tout ça c'est les années 80...

BERNARD LAVILLIERS : C'est une époque.

JÉRÔME COLIN : Est-ce que vous croyez qu'on a dans notre vie d'homme des moments de grâce ?

BERNARD LAVILLIERS : Oui, je pense, mais il ne faut pas, comme disait un tueur corse, il me dit, avec son accent, il me dit : qu'est-ce que tu en penses – il me dit comme ça – je ne sais pas. Il me dit : la déception est à la hauteur des illusions qu'on se fait. Eh oui. Basique vous me direz, mais les Corses hein ! Ce n'est déjà pas mal. Là ça va être l'hiver, ils vont commencer à se flinguer. Quand ils s'emmerdent ils se flinguent. Donc pour vous dire qu'en quelques années, c'est-à-dire qu'après j'ai trouvé une autre femme, qui était née à Los Angeles, qui vivait à Los Angeles, championne du monde de bodybuilding...

JÉRÔME COLIN : Elle s'appelait Lisa.

BERNARD LAVILLIERS : Voilà. J'ai été vivre à Los Angeles, je continuais à écrire, donc par exemple « Night Bird » je l'ai écrit et réalisé à Los Angeles, la première chanson électro finalement.

JÉRÔME COLIN : « Night Bird », si ma mémoire est bonne, Lisa est même dans le clip. Est-ce que c'est possible ?

BERNARD LAVILLIERS : Oui.



Regardez la diffusion d'Hep Taxi ! avec Bernard Lavilliers sur La Deux

JÉRÔME COLIN : Oui.

BERNARD LAVILLIERS : Bien sûr. Après ça je reste à N.Y. Je commence à écrire « Etat d'urgence », finalement on se sépare, je reviens à Paris. « Etat d'urgence ». Dans « Etat d'urgence » il n'y a que des Noirs. Donc ce n'est pas mal. 80, 81, 82, 83. Après il y a un album, on le zappe, « Tout est permis, rien n'est possible », là y'a pas de tubes. Et après c'est « Voleur de feu », où il y a « Noir et blanc », « Midnight shadows ».

JÉRÔME COLIN : Et puis c'est « If ».

BERNARD LAVILLIERS: Après c'est « If ».

JÉRÔME COLIN: Où il y a « On the road again ».

BERNARD LAVILLIERS: "On the road again".

JÉRÔME COLIN : "If" qui commençait... "If" c'est Si, c'est le titre du poème de Rudyard Kipling.

BERNARD LAVILLIERS : Oui.

JÉRÔME COLIN : C'est dingue parce qu'aujourd'hui, vous l'entendez la chanson française, on ne peut pas dire que ce soit de l'intellectualisme ou de la culture de haute voltige, vous, vous êtes une star dans les années 80 et vous commencez un album sur un poème de Rudyard Kipling. Vous savez que ça ne se fait plus, aujourd'hui il y a une espèce de médiocrité ambiante intellectuelle dans la chanson française qu'on entend sur les radios. Comment ça se fait que ça a disparu ? Cette petite érudition là, ce bonheur du beau mot, du poète.

BERNARD LAVILLIERS : Je ne sais pas pourquoi ça a disparu...

Lisa...

JÉRÔME COLIN : Vous avez une photo qui est sortie, là. Regardez, à côté de vous il y a une photo qui est sortie.

BERNARD LAVILLIERS : Ah oui ? Ah oui, Lisa, on était beau là.

JÉRÔME COLIN : Dites donc. Vous pouvez la montrer aux gens ?

BERNARD LAVILLIERS : Oui. Lisa Lyon et moi. C'est extrait du clip je crois.

JÉRÔME COLIN : Elle n'est pas mal la photo.

BERNARD LAVILLIERS : Oui. Beau mec.

JÉRÔME COLIN : Prise par qui ? Vous ne savez pas ?

BERNARD LAVILLIERS : Alors celle-là je crois que c'est extrait d'un film, du clip de « Light bird » je crois, parce que je ne crois pas que ce soit une photo de Mapplethorpe, Robert, qui était notre ami.

JÉRÔME COLIN : C'était votre ami Mapplethorpe ?

BERNARD LAVILLIERS : Oui. C'était surtout l'ami de Lisa. Quand je suis rentré dans la vie de Lisa elle me l'a présenté très vite, elle m'a dit c'est un peu comme mon frère, tout ça. Très vite je n'ai plus voulu vivre à Los Angeles, je me suis dit écoute on va vivre à N.Y. car moi, Los Angeles... c'est une grande banlieue, c'est trop les Etats-Unis, Los Angeles. Lisa, oui elle avait cette tête-là, on s'entraînait ensemble, mais c'était une intellectuelle Lisa. Belle aventure avec Lisa parce qu'elle connaissait... elle m'a présenté les Last Poets, les premiers rappeurs, les Black Panthers là, Gil Scott-Heron ...

JÉRÔME COLIN : Vous avez rencontré J. Scotton ?

BERNARD LAVILLIERS : Oui.

JÉRÔME COLIN : Ça vous a fait quoi ? Parce que Mapplethorpe c'est un des plus grands photographes du siècle, Gil Scott-Heron c'est un personnage très important dans l'histoire de la musique et de la littérature américaine, « Le vautour » c'est un roman de dingue...

BERNARD LAVILLIERS : Je le connais bien.

JÉRÔME COLIN : C'était quoi pour vous de rencontrer ces gens-là ? Justement à la fois le combat, la révolte et l'érudition ?

BERNARD LAVILLIERS : On était un peu dans le même trip au final. Elle avait le sens... comme elle me voyait souvent parler sur des rythmiques ou sur des accords, puis après chanter, comme faisait Gil Scott-Heron d'ailleurs, c'est con



Regardez la diffusion d'Hep Taxi ! avec Bernard Lavilliers sur La Deux

parce que je l'avais revu, parce qu'il a fait pas mal de taule pour des histoires de came, et puis il était dans les Black Panthers aussi, la dernière fois que je l'avais revu à N.Y. on devait faire un truc ensemble, il avait encore sa belle voix, le dernier album que j'ai écouté produit par un D.J. Là, il n'a plus de voix et il est mort après. Là tout à coup il n'avait plus le « Winter in America », avec sa voix...

JÉRÔME COLIN: Ce n'était plus « The revolution will not be televised ».

BERNARD LAVILLIERS : Voilà. J'adore ça ! Je l'ai dans mon...merdier. Oui parce que quand je me baladais à Beyrouth, j'avais mon casque, et il y avait quoi dedans ? Il y avait beaucoup de Gil Scott-Heron, « Angel dust », tout ça, avec sa voix de soul man, une voix extraordinaire, avec la flute qui joue tout le temps, je ne sais pas pourquoi, mais ça ne me fait pas chier alors que la flute normalement ça me gonfle assez vite. Mais là... C'est comme dans « Il est cinq heures ».

JÉRÔME COLIN : C'est vrai qu'elle joue tout le temps.

BERNARD LAVILLIERS : Tout le temps. Justement, c'est impossible sans flute. Donc il y a un intérêt. Alors j'avais... la mannequin qui chantait « La vie en rose » ...

JÉRÔME COLIN : Grace Jones.

BERNARD LAVILLIERS : Grace Jones. J'aimais bien le groove... avec sa voix grave elle disait « tu n'aimes pas la vie... », un truc comme ça.

JÉRÔME COLIN : Je ne me souviens pas...votre imitation est toute pourrie.

BERNARD LAVILLIERS : C'était le morceau de Piazzolla en réalité (*il chantonne*) ... Elle chante comme ça... C'est un truc de dingue. Il y avait Barbara, j'avais quelques morceaux de Gainsbourg, et des pubs. Mais je ne les ai pas remis là. Parce que Gainsbourg a fait beaucoup de pubs, des musiques de pub pour bouffer. Il a roulé les gens... il faisait des pubs pour Paul Ricard je pense, Martini on the rock, il faisait des pubs sur l'alcool évidemment. Avant que ça devienne un tube et que ça se vende, alors que ça s'est rarement vendu, « Sous le soleil exactement » ... il y avait la voix d'Anna Karina, avec un bon Martini on the rock, c'est lui qui disait ça.

JÉRÔME COLIN : Et vous écoutez des pubs.

BERNARD LAVILLIERS : Oui, ça me fait marrer.

JÉRÔME COLIN : Dans ce que vous appelez votre merdier qui est probablement votre téléphone.

BERNARD LAVILLIERS : Ce n'était même pas un téléphone, c'était les premiers...

JÉRÔME COLIN : Il n'y avait pas Ferré ? Vous n'écoutez pas Ferré ? Vous n'écoutez plus Ferré ?

BERNARD LAVILLIERS : Non, ce n'est pas la peine. Je connais trop.

JÉRÔME COLIN : Comment ça ?

BERNARD LAVILLIERS : Dedans il y avait toute la funk..., il y avait Dire Straits. J'aime beaucoup Dire Straits. Il y avait Patti Smith, il y avait des trucs des Caraïbes, du calypso. Harry Belafonte. Toujours vivant lui.

JÉRÔME COLIN : Je pense.

BERNARD LAVILLIERS : J'aime bien ce mec, beau mec. Très engagé. Il chantait super bien. Un bon acteur. La classe toujours. Harry Belafonte, franchement...

Pour n'avoir ni Dieu ni maître, il faut être costaud !

JÉRÔME COLIN : Sans indiscrétion, vous avez quel âge Bernard ?

BERNARD LAVILLIERS : J'aurai 71 ans le 7 octobre.

JÉRÔME COLIN : Comment vous faites ? Vous êtes encore tout jeunot.

BERNARD LAVILLIERS : Je ne sais pas.

JÉRÔME COLIN : Quand même...

BERNARD LAVILLIERS : J'ai dormi 4 heures. C'est pour ça.

JÉRÔME COLIN : On dirait que je suis plus vieux que vous.

BERNARD LAVILLIERS : Non ! Vous déconnez.



Regardez la diffusion d'Hep Taxi ! avec Bernard Lavilliers sur La Deux

JÉRÔME COLIN : Vous êtes quand même bien jeunot. 70 ans quoi.

BERNARD LAVILLIERS : Je pense que le fait de gamberger beaucoup et de créer... ce matin ma femme me réveille, non c'est mon manager qui m'a réveillé, ah lala je me suis dit putain je me tape la télé, j'ouvre grand les fenêtres, malgré la crève hein, j'ai pris ma corde à sauter, j'ai sauté 2, 3 rounds, ça fait 10 minutes, et hop j'ai sauté sous la douche, histoire de réveiller mes neurones. C'est ça. Je ne suis pas un obsédé non plus. Ça fait partie de mon équilibre. Je dirais qu'après... Là par exemple, j'avais acheté la vie de Bruce Springsteen, je ne l'avais pas encore lu, à un moment donné je vais le lire parce qu'il est sorti il y a 1 an, je ne l'avais pas encore lu, c'est un gros pavé comme ça, là maintenant je vais le lire. Je relis souvent la même chose moi. J'en lis beaucoup de nouveaux, comme je voyage beaucoup, qu'est-ce qu'on fout en attendant, des mecs regardent des films sur des trucs comme ça, moi je lis, et j'écris quand je voyage, 12 heures de voyage, le dernier livre que j'ai fini c'était... C'était un bouquin sur Léo Ferré justement. Parce que son fils, Mathieu, m'a donné un bouquin qu'il avait sorti où il y a tous les textes de Léo, toutes les lettres, c'est presque indécent d'ailleurs, je ne suis pas sûr que Léo, s'il était vivant, serait d'accord.

JÉRÔME COLIN : Toutes les lettres qu'il a écrites...

BERNARD LAVILLIERS : Tous les contes... oui, ses carnets... même pas ses carnets de bord je dirais.

JÉRÔME COLIN : C'était quoi Léo Ferré pour vous ? C'était une idole de prime jeunesse j'imagine parce que Léo Ferré on devait l'écouter chez vous, à la maison.

BERNARD LAVILLIERS : Bien sûr. Moi-même j'écoutais, j'ai toujours écouté Léo.

JÉRÔME COLIN : Qu'est-ce qui vous plaisait chez lui ? Sa joie de vivre ?

BERNARD LAVILLIERS : Il était très marrant. Il faut le savoir. Il n'a pas l'air quand on ne le connaît pas. Il était très chaleureux. C'est un grand artiste. Ce qui me plaisait chez lui c'est ce côté... il n'avait pas le trac de dire des trucs qui dérangent vraiment les gens. C'est surtout ça qui me plaisait. Il y a autre chose aussi qui me plaisait c'est que c'était un immense cabotin. Ça m'a toujours fasciné les cabotins. Comme Barbara. Des cabotins atomiques. Barbara, elle faisait des gestes, comme ça, elle joue avec ça. Pas moyen de savoir avant qui c'est. Impossible. Même sa cuisinière elle ne sait pas. Ça m'amuse ça. Léo c'est difficile de savoir vraiment ce qu'il pensait. Parce que comme il exagère tout, je me disais bon c'est un mec du Sud, il faut couper la moitié hein, et un anarchiste monégasque, il faut encore en couper la moitié. C'était quand même le seul exemplaire de l'anarchiste monégasque qui existe. Il m'a dit c'est pour ça que je me maintiens en forme Bernard. C'est quand même vrai. Il est né à Monaco l'anarchiste. Tout le monde n'est pas anarchiste.

JÉRÔME COLIN : C'est quoi être anarchiste ? Vous êtes anarchiste vous ? On dit toujours anarchiste, anarchiste... Est-ce que vous êtes anarchiste ?

BERNARD LAVILLIERS : Anarchiste ça existe. C'est une société où les gens seraient assez éduqués pour se passer de l'Etat, où ils pourraient gérer eux-mêmes leur vie. L'anarchie ça ne peut pas exister au stade d'un Etat d'ailleurs. Ça peut marcher dans une commune, où les gens sont assez éduqués et assez libres, et où il y a suffisamment de partage des richesses pour que personne ne soit jaloux de qui que ce soit. Anarchiste sans culture c'est impossible. C'est une forme d'esprit. Qui n'aime pas se soumettre. Ni Dieu ni maître si vous voulez.

JÉRÔME COLIN : C'est ça. Oui, ce n'est ni Dieu ni maître.

BERNARD LAVILLIERS : Mais pour n'avoir ni Dieu ni maître, il faut être costaud. Parce que, pas de patron et pas de refuge dans le Seigneur. Oh Seigneur. Il n'y en a pas. Comme dirait Prévert, Notre Père qui êtes aux Cieux, restez-y. Voilà, c'est ça.

J'ai protégé, j'ai donné des faux papiers à des mecs !



Regardez la diffusion d'Hep Taxi ! avec Bernard Lavilliers sur La Deux

JÉRÔME COLIN : Sur le dernier album, « 5 minutes au Paradis », il y a beaucoup de thèmes de société qui sont abordés, il y a une chanson sur les attentats de Paris, sur le terrorisme d'une manière générale, il y a les villes qui disparaissent, les villes où le travail en tout cas a disparu, Charleroi par exemple, il y a des chansons sur Paris effectivement, il y a aussi une chanson, « Croisières méditerranéennes », sur l'immigration, sur les migrants...

BERNARD LAVILLIERS : C'est-à-dire les migrants, c'est plus sur l'exil. J'ai beaucoup écrit sur l'exil.

JÉRÔME COLIN : Exil de masse quand même.

BERNARD LAVILLIERS : Oui, c'est ça. C'est l'exil en bande.

JÉRÔME COLIN : Ce qu'on appelle la migration.

BERNARD LAVILLIERS : Oui c'est ça. Alors moi j'ai toujours considéré... J'ai protégé, j'ai donné des faux papiers à des mecs, ou des femmes, qui avaient dépassé la date de péremption, qui allaient se faire arrêter et rejeter, je suis même intervenu pour des Africains, mes potes à moi, en disant que c'était mes musiciens, à Jack Lang en disant... il y en avait un qui va vous étonner, il y avait le Ministre de l'Intérieur, un Corse, Charles Pasqua, on ne peut pas dire qu'on était du même bord politique, comme j'étais pote avec des amis à lui, qui s'appelaient Rocasera, j'allais dans un cercle de jeux qui s'appelait l'Aviation sur les Champs Elysées, il est fermé, il allait voir Paul Rocasera, je l'appelais avant, je lui disais il est là ton Charles, oui il est là, il me dit viens boire un coup, et je lui ramenaient 4, 5 passeports. Il disait alors l'anarchiste, il a quelques musiciens africains de plus. Oui Monsieur Charles, qu'est-ce que vous voulez, j'en consomme beaucoup des musiciens. Et hop, aller-retour à vie. Tamponné.

JÉRÔME COLIN : Ah oui ? Tout ça grâce au poker ?

BERNARD LAVILLIERS : Poker, grâce à l'amitié surtout, et puis qu'est-ce qu'il en avait à foutre le Ministre de l'Intérieur. J'étais ami avec un mec qui le connaît fort bien, et le mec savait bien que je n'étais pas en train d'estampiller des terroristes qui allaient assassiner des Français. Je ne suis quand même pas complètement marteau. Finalement ces mecs-là étaient souvent musiciens d'ailleurs. Ils pouvaient retourner dans leur pays, revenir en France et puis des fois ça leur a réussi. Je leur ai sauvé un peu la couenne. Ce n'était pas trop difficile parce qu'on avait encore des hommes politiques à l'ancienne.

JÉRÔME COLIN : Vous votez aujourd'hui ? En tant que ni Dieu ni maître ce serait contradictoire.

BERNARD LAVILLIERS : Je ne participe pas à cette comédie.

JÉRÔME COLIN : Comédie ? La démocratie.

BERNARD LAVILLIERS : Ce n'est pas la démocratie. Si vous me dites que Macron et Marine le Pen c'est de la démocratie, ce n'est pas de la démocratie. C'est une embrouille. Finalement qu'est-ce qui reste ? Marine le Pen, le chaos, ou moi, Macron. Moi je le déteste. Avec son côté arrogant de province.

JÉRÔME COLIN : Premier de classe. Donc vous ne votez pas.

BERNARD LAVILLIERS : Je préfère être dans des grandes assos, je préfère être pote avec Michel Onfray et aller faire des concerts à Caen, à l'intérieur de sa philosophie, on fait des trucs réels nous. Une fois tous les 5 ans vous allez vous exprimer, vous appelez ça démocratie vous.

JÉRÔME COLIN : C'est en tout cas comme ça que c'est vendu sur le papier. La démocratie, c'est-à-dire que le peuple va voter pour élire les gens qui vont donner des directions à la société dans laquelle ils vivent.

BERNARD LAVILLIERS : Je sais, mais c'est le peuple, si je leur dis ça, ils ne sont même pas choqués les gens, ils le savent bien, je peux leur expliquer pourquoi. Ce que je viens de vous dire. On peut toujours me dire ah mais tu comprends. Non. Je ne suis pas contre l'Etat. De cette manière-là, non. Le capitalisme international est beaucoup mieux organisé que les hommes politiques. Alors avant qu'ils puissent lutter



contre le capitalisme international, surtout maintenant, il ne faut pas qu'ils nous racontent la messe. Ils vont faire payer Google ? Ça m'étonnerait. Alors ça va.

JÉRÔME COLIN : C'est une très bonne question.

BERNARD LAVILLIERS : Le jour où tu mets Google à genoux, alors là je vote pour toi. Parce que là tu vas être très fort. Mais ne commence pas à me tondre... tu me tonds tous les ans... Moi je travaille 1 jour sur 2 pour l'Etat. Ce n'est pas compliqué.

JÉRÔME COLIN : Comme tout le monde.

BERNARD LAVILLIERS : Voilà.

JÉRÔME COLIN : Y'a pas que vous.

BERNARD LAVILLIERS : Bien sûr que non. Mais c'est ma façon de voter aussi. Je suis pour les impôts. Attention. Je ne suis pas en train de pleurer... Peut-être 1 jour ½ des fois.

JÉRÔME COLIN : Celui qui est contre l'impôt... après pas l'impôt excessif évidemment, mais celui qui est contre l'impôt est un gros con, c'est un égoïste.

BERNARD LAVILLIERS : Il y en a pas mal. Les mecs ils roulent sur tes routes, ils vont à l'hosto, ils essaient de ne pas payer d'impôts. Il y en a. Et des riches surtout.

JÉRÔME COLIN : C'est ça qui est terrible.

Je n'ai pas besoin des châteaux comme Sting, il en a 7 ou 8, je ne sais pas ce qu'il en fait !

JÉRÔME COLIN : L'argent, ça a été facile, cette nouveauté-là dans votre vie ?

BERNARD LAVILLIERS : Accepter ?

JÉRÔME COLIN : Pas accepter mais peut-être même à gérer. A accepter peut-être. Et à gérer ensuite. Est-ce que ça a été facile ? Parce que c'est un monstre.

BERNARD LAVILLIERS : Ça ne fait pas partie de mes préoccupations principales. Quand je vous dis, après 2 ou 3 disques qui ont beaucoup de succès, un forcené va essayer d'en faire un 4^{ème}. Et puis le 4^{ème}... Déjà un mec qui a un succès comme, je ne sais pas, Stromae admettons, il a un énorme carton, il a pris de la distance parce qu'il se dit comment faire après ? Un énorme truc. Ce n'est pas qu'on l'attend au tournant, mais s'il essaie de refaire la même chose je ne suis pas sûr que ça marchera la 2^{ème} fois. Il faudra qu'il continue à créer. Moi je n'étais pas très vigilant avec mes managers et mes tourneurs, j'avais un contrat à 5 % du gros chez Barclay...

JÉRÔME COLIN : Tout l'argent ne vous est pas arrivé.

BERNARD LAVILLIERS : Si je commence à être parano, je vais boire et puis toute la nuit je vais me dire mais tu te fais voler combien par Camus, combien par Couillez, combien par Martin, combien par Eddy Barclay, combien par Marouani, vas-y, alors là, je sors de là, j'ai des boutons comme ça, et j'ai deux flingues. Je veux tuer tout le monde. Non. L'argent je sais ce que j'en fais. Je n'en gagne pas tant que ça, d'une part, tous mes enfants ont un toit sur la tête, première chose, je m'occupe de ma famille, et après j'ai des studios d'enregistrement, j'aide parfois des potes à moi qui sont dans la merde. Je n'ai pas besoin d'avoir des châteaux comme Sting, il en a 7 ou 8, je ne sais pas ce qu'il en fait, parce que comment on peut vivre dans 7 ou 8 châteaux à la fois ? Je ne sais pas. Il doit passer son temps à changer de château.

JÉRÔME COLIN : Il faut aimer les valises.

BERNARD LAVILLIERS : Ah ben les valises, si vous voulez, je suis comme vous, je ne sais pas si vous êtes comme moi mais, avec ma femme, ça fait 20 ans que je suis avec la même femme, elle me dit mais tu fais



Regardez la diffusion d'Hep Taxi ! avec Bernard Lavilliers sur La Deux

chier, écoute Sophie, on ne ferme jamais les valises. Si on sait qu'on reste un peu plus, on les laisse dans un coin, mais alors si on reste 3 semaines on les range.

JÉRÔME COLIN : Sinon tout reste dans les valises.

BERNARD LAVILLIERS : Oui. Je sais le faire moi. Y'a des packs comme ça, raf, raf...tee-shirts, chemises, j'en prends un, après je le mets dans la machine à laver de toute façon, j'en prends un autre... J'ai souvent les mêmes.

JÉRÔME COLIN : C'est une petite armoire, une valise.

BERNARD LAVILLIERS : Ben oui.

JÉRÔME COLIN : Ça va vous coûter une blinde cette course.

BERNARD LAVILLIERS : C'est vrai ?

JÉRÔME COLIN : Oui.

BERNARD LAVILLIERS : J'ai les moyens, ça va. Ça me plaît assez parce que pour aller au St Georges... Alors je vais vous dire un vrai truc là, pour le coup, la dernière fois que je viens à Bruxelles, à la Gare du Midi, je vais chez mon ami Dan, mon bassiste, qui habite Anderlecht, et je vais à l'hôtel Dominican.

JÉRÔME COLIN : Qui est dans le Centre, derrière la Bourse.

BERNARD LAVILLIERS : Pas très loin de la gare.

JÉRÔME COLIN : Derrière la Monnaie.

BERNARD LAVILLIERS : Eh ben le mec, c'est un mec de Kinshasa, très sympa, musicien, je dis vous m'emenez à l'hôtel Dominican, vous savez où c'est, la place de la Monnaie, ce n'est pas très loin. Il me dit oui et il ne sait absolument pas où il va. Il ne sait pas se servir du GPS. Donc je me retrouve par-là, peut-être même plus loin. Je vais voir sur mon GPS moi. Je lui dis mais on est à 25 minutes de l'hôtel, là, 30 minutes ! Alors en bon Africain il me dit... je lui dis écoute, tu as pris le taxi de ton cousin, d'accord, parce que c'est dimanche... Donc il fait tourner le taxi, ou alors ça fait quelques jours qu'il est taxi, mais il ne sait pas se servir du GPS.... Avant, quand j'étais taxi à Paris, il fallait que j'apprenne les rues par cœur.

Maintenant c'est plus nécessaire. Mais quand je te dis place de la Monnaie, si tu ne connais pas, la Grand Place, tu ne sais pas comment y aller depuis l'endroit d'où tu m'as emmené... Je lui dis je descends du taxi, allé, hasta luego. Je vais dans un bar et j'appelle un taxi bruxellois. Je ne sais pas d'où il sortait ce taxi. J'avais l'air un peu furieux parce que merde, ça faisait 1/2h ou 40 minutes... je savais que la dernière fois... Il drache, la dernière fois il pleut – je me suis bien démerdé – je prends un taxi d'ici, il m'amène en 5, 10 minutes, un peu de circulation, ce n'est pas loin hein. Après j'appelle, puis j'appelle Dan, je suis désolé Dan, ce n'est pas la peine que tu viennes tout de suite, le taxi m'a laissé... Il me dit dis-moi où tu es, je viens te chercher. J'étais, je ne sais pas, il m'a dit, Dan, après, je ne sais pas du tout où j'ai atterri, mais il y avait une rue qui s'appelait... je crois que c'est rue Baudouin. L'hôtel.

JÉRÔME COLIN : Je ne sais pas, je ne la connais pas.

BERNARD LAVILLIERS : Albert ?

JÉRÔME COLIN : C'est des noms de Rois.

BERNARD LAVILLIERS : Les Rois s'appellent comment ici ? Baudouin...

JÉRÔME COLIN : Baudouin, puis il y a eu Albert, maintenant il y a Philippe.

BERNARD LAVILLIERS : Albert 1^{er}, ça peut être ça ?

JÉRÔME COLIN : Peut-être.



BERNARD LAVILLIERS : Avant. C'était une rue comme ça. Baudouin 1^{er}, je ne sais pas. Mais loin. La banlieue.

JÉRÔME COLIN : Il se perd à Bruxelles.

BERNARD LAVILLIERS : Ça me coûtera cher. Comme l'autre fois. Mais c'est très agréable de se promener.

JÉRÔME COLIN : Par contre j'ai un bel échange à vous faire.

BERNARD LAVILLIERS : Oui ?

JÉRÔME COLIN : Vous n'avez pas envie de me chanter une chanson à la guitare ? J'adore ces moments-là.

BERNARD LAVILLIERS : Mais la guitare n'est pas là.

JÉRÔME COLIN : Si elle est là.

BERNARD LAVILLIERS : Ah bon ?

JÉRÔME COLIN : Oui.

BERNARD LAVILLIERS : Ah bon, ben je vais vous chanter je ne sais pas quoi, je vais voir.

JÉRÔME COLIN : Je peux choisir la chanson ?

BERNARD LAVILLIERS : Si je peux la jouer. Allez-y.

JÉRÔME COLIN : Un medley de vos années 80. Improvisé.

BERNARD LAVILLIERS : Ah oui ?

JÉRÔME COLIN : Oui. Possible ça ?

BERNARD LAVILLIERS : Oui.

JÉRÔME COLIN : Regardez, il y a une guitare qui apparaît, et une jeune femme. Je ne sais pas si vous avez déjà été capable de ça.

BERNARD LAVILLIERS : Non.

JÉRÔME COLIN : C'est un talent que j'ai.

BERNARD LAVILLIERS : Mais vous avez beaucoup de talents.

ARRET. OUVERTURE PORTE. GUITARE – CHANT

JÉRÔME COLIN : Je suis le plus petit public que vous n'avez jamais eu.

BERNARD LAVILLIERS : Non, ne croyez pas. D'abord vous êtes plus grand que certains autres mecs, plus petits que vous, et qui sont tout seuls à m'écouter aussi.

JÉRÔME COLIN : C'était très beau, merci. Vous avez fait ma journée, comme on dit.

BERNARD LAVILLIERS : C'est vrai ?

JÉRÔME COLIN : Oui.

BERNARD LAVILLIERS : Moi j'aime bien jouer de la gratte. Ça tombe bien. J'ai toujours une guitare dans les pattes. Regardez l'attitude là, eh bien souvent je parle à quelqu'un comme ça, vous voyez ? C'est naturel hein. Je peux passer boire des coups, passer des heures... De temps en temps je dis : tu connais ça ? (*Il joue*). Je vais peut-être devoir l'accorder cette salope.

JÉRÔME COLIN : A quel âge vous avez votre première guitare dans les mains ?

BERNARD LAVILLIERS : 15 ans.

JÉRÔME COLIN : 15 ans ?

BERNARD LAVILLIERS : Oui.

JÉRÔME COLIN : Ça a été tout de suite une histoire d'amour ?



Regardez la diffusion d'Hep Taxi ! avec Bernard Lavilliers sur La Deux

BERNARD LAVILLIERS : J'ai appris à jouer déjà. Avec des Gitans. Des Manouches. Puis y'a une copine... Alors voilà, j'ai appris à jouer avec les Manouches, à faire (*il joue*), et puis après j'ai appris à jouer avec une jolie princesse, qui m'a appris à jouer classique (*il joue*). Donc je joue en arpèges... Avec les bosses...

JÉRÔME COLIN : Oui, c'est moins facile.

BERNARD LAVILLIERS : Je vais éviter. Voilà, j'ai appris... ce qui m'a permis au Brésil, j'avais une guitare là-bas... Pour jouer de la bossa, comme ils jouent avec tous leurs doigts (*il joue*). Ça m'a aidé pour leur technique de pompe qui est très particulière. Les gens jouent de la bossa mais pas toujours je trouve.

JÉRÔME COLIN : Les gens jouent de la bossa mais pas toujours, je trouve. C'est une belle phrase.

BERNARD LAVILLIERS : Oui. Ce n'est pas parce que ça fait (*il joue*). Non, c'est plutôt (*il joue*). J'ai eu des bons profs. Chico Buarque, des gens comme ça, Caetano Veloso, je les regarde jouer, ils me disent non là ce n'est pas cet accord... Et tous les accords tordus que je connais, des renversements, des 13^{ème} mineurs augmentés, des rock'n'roller, ils me tuent là. Parce que ah non ces accords là, jamais de la vie. Le rock'n'roll ça n'existe pas. Même les Rastamen ils me disaient mais non il n'y a pas d'accords diminués dans le reggae. Mais si ! Dans les miens il y en a. Et ça passe.

L'amour est cette merveilleuse chance qu'un autre vous aime !

JÉRÔME COLIN : Vous avez vu qu'il y a des bonbons ? Vous voyez qu'il y a des petites boules jaunes ?

BERNARD LAVILLIERS : Oui.

JÉRÔME COLIN : Vous pouvez même en prendre une.

BERNARD LAVILLIERS : Ça ?

JÉRÔME COLIN : Oui.

BERNARD LAVILLIERS : Y'a des questions dedans ?

JÉRÔME COLIN : Non.

BERNARD LAVILLIERS : Alors c'est quoi ?

JÉRÔME COLIN : C'est autre chose. Qu'est-il écrit ?

BERNARD LAVILLIERS : « L'amour est cette merveilleuse chance qu'un autre vous aime quand vous ne pouvez plus vous aimer vous-même ». C'est exact.

JÉRÔME COLIN : Elle est dingue hein.

BERNARD LAVILLIERS : C'est beau mais en même temps...

JÉRÔME COLIN : L'amour est cette merveilleuse chance que quelqu'un vous aime encore quand vous ne pouvez plus vous aimer vous-même.

BERNARD LAVILLIERS : Il n'y a pas mieux que... c'est Jean Guéhenno qui a dit ça... Il n'y a pas mieux que cette phrase pour... C'est très juste. L'amour est cette merveilleuse chance qu'un autre vous aime. Bien sûr. Quand vous ne pouvez plus vous aimer. Quand vous détestez même.

JÉRÔME COLIN : Vous vous êtes détesté ?

BERNARD LAVILLIERS : Ah oui. Régulièrement.

JÉRÔME COLIN : Vous avez une longue histoire de self détestation.

BERNARD LAVILLIERS : Ma femme sait très bien quand je me déteste. Justement. Elle me dit : tu vas arrêter oui ! Je dis écoute, tu te mêles de quoi ? C'est un genre de rapport Humphrey Bogart avec Lauren Bacall hein. Il ne faut pas m'emmerder moi non plus. Je dis ne te mêle pas de ça.

JÉRÔME COLIN : Pourquoi vous vous détestez ? Qu'est-ce que vous détestez en vous ? Qui vraiment vous agace. Ou dans la vie que vous menez.

BERNARD LAVILLIERS : Ce qui m'agace c'est la promotion par exemple. Ce que je fais, là. Mais en dehors de ça...

JÉRÔME COLIN : Je comprends. Après vous pouvez ne pas le faire.



Regardez la diffusion d'Hep Taxi ! avec Bernard Lavilliers sur La Deux

BERNARD LAVILLIERS : Oui mais à la fois ça m'entraîne.... Des fois les journalistes me posent des questions que je ne me pose pas sur mes chansons. Et ça m'intéresse. De voir comment ils les reçoivent. C'est le premier public finalement. Vous êtes un public de professionnels mais vous êtes aussi un public malgré tout. Vous êtes les premiers témoins, en direct. Ce n'est pas comme le mec qui écrit dans un canard : c'est un disque pourri, ou cool et super... Il ne va pas dialoguer. Moi mon truc c'est le dialogue. Je n'aime pas la communication. Ça ne parle pas à Macron ça mais moi je ne suis pas un mec qui impose, j'aime bien dialoguer. Même si on n'est pas d'accord, surtout si on n'est pas d'accord. Alors, quand je me déteste, c'est que je ne suis pas capable de faire mieux, quelque chose. Ou quand je n'ai pas compris. Que je me rends compte que je n'ai pas compris. Que j'ai mal compris. Ou que je n'ai pas travaillé un peu plus le sujet. Et que j'ai dit une belle connerie. Ça peut durer longtemps. En revanche, on ne se connaît pas assez mais je suis tout à fait quelqu'un qui va dire tu as raison parce que je me suis planté. Et ce n'est pas si fréquent. Parce que le mec il en fait : tu as raison mais je n'ai pas tout à fait tort. Ça les arrange à peu près. Genre jésuite. Si j'ai tort, je me plante... A mes musiciens, à tout le monde. Je dis bon voilà, je me plante là. Et puis ça arrête le jeu, le coup est moins fort.

JÉRÔME COLIN : Ce n'est pas une honte, de se tromper.

BERNARD LAVILLIERS : Non, il faut surtout reconnaître qu'on s'est trompé. Et faire autrement. A ce moment-là. En général c'est quand même des décisions importantes. Voilà, faire autrement. La fois d'après ben tu ne te trompes plus, c'est déjà pas mal. Une fois ça va mais trois fois c'est beaucoup trop. Faire la même connerie.

JÉRÔME COLIN : On approche du St Georges, votre destination, vous serez bientôt libéré mais comme vous avez placé quand même pas mal de mots belges dans cette interview j'ai quand même un cadeau pour vous.

BERNARD LAVILLIERS : C'est quoi ?

JÉRÔME COLIN : Il est dans la petite trappe.

BERNARD LAVILLIERS : Il y a une trappe, oui. A l'intérieur ? Je l'ouvre.

JÉRÔME COLIN : Voilà. Il y a un cadeau.

BERNARD LAVILLIERS : Merci. Je peux l'ouvrir ?

JÉRÔME COLIN : Evidemment. C'est d'ailleurs le principe d'un cadeau.

BERNARD LAVILLIERS : Je rêve. Oui. J'ai appris ça à Bruxelles ;

JÉRÔME COLIN : Vous pouvez le montrer ? Vous voilà avec un beau tee-shirt « non peut-être ».

BERNARD LAVILLIERS : Je l'ai appris aux Marolles. Y'a un mec qui me dit « Non peut-être ». Et les Suisses ils disent « j'suis déçu en bien ».

JÉRÔME COLIN : J'suis déçu en bien ?

BERNARD LAVILLIERS : Oui. Faut être Suisse pour inventer un truc pareil. J'suis déçu en bien. Ça veut dire il est content. Ah putain, je préfère « non peut-être ».

JÉRÔME COLIN : Vous avez votre tee-shirt « non peut-être ».

BERNARD LAVILLIERS : C'est fait. Je suis ravi parce que là pour le coup...

JÉRÔME COLIN : Vous êtes définitivement un petit peu Belge.

BERNARD LAVILLIERS : Vous ne savez pas que j'ai failli m'installer à Bruxelles moi. Quand j'étais beaucoup à l'ICP. J'avais même demandé à un de mes amis qui était dans l'immobilier, ça m'avait vraiment trotté dans la tête. Avant le TGV, il fallait être malade parce Bruxelles en train, à l'époque, maintenant c'est facile. J'avais vraiment pensé venir ici parce qu'il y a tellement de bons musiciens, et je trouvais que la vie était plus cool qu'à Paris. Enfin c'est peut-être l'idée que je m'en fais. J'ai tellement vécu ici, j'ai pu analyser quand même. Voilà...

JÉRÔME COLIN : C'est là que vous allez.

BERNARD LAVILLIERS : Une bonne douzaine d'huitres.

JÉRÔME COLIN : Au St Georges.

BERNARD LAVILLIERS : Merci. Super.



Regardez la diffusion d'Hep Taxi ! avec Bernard Lavilliers sur La Deux

JÉRÔME COLIN : Merci pour la respiration. C'était un plaisir de vous rencontrer, Bernard.



Regardez la diffusion d'Hep Taxi ! avec Bernard Lavilliers sur La Deux